

Emmanuel Glais

Responsable

Nouvelles



Turfu les éditions

SOMMAIRE

1. RESPONSABLE	Page 3
2. PARESSENT-ILS ?	Page 9
3. LES IDÉES NOIRES	Page 10
4. DE LA MÊME SOUCHE	Page 12

RESPONSABLE

Cela faisait bientôt six mois que j'avais envoyé aux quatre coins de l'hexagone mon deuxième roman, dont j'attendais naïvement une consécration brutale. Ma vie n'avait été d'aucun intérêt jusque-là. Personne ne s'était rendu compte de mon extralucide sensibilité. De loin, j'étais normal. Quand on voulait bien m'approcher, en général on hésitait même à me tendre la main, comme si les gens se doutaient, en voyant mes mimiques, ou au contraire, mon absence d'expression (honnêtement, c'est un point qu'il faudrait creuser), de quelque chose. J'ai toujours eu l'impression qu'ils avaient peur de me déranger. Un jour, un médecin du travail, quelques secondes après m'avoir entendu, dit que j'étais surdoué. Je n'en croyais rien. J'avais galéré en sciences à l'école. J'étais payé au Smic pour un travail alimentaire, qui risquait à tout moment de me flinguer définitivement le dos. J'avais 27 ans. Après cinq années d'études ma foi plutôt réussies, puis quelques années de fonctionnariat, j'avais, en l'absence de bonheur palpable, fini par tout envoyer bouler. Je vivais dans un vieux camping-car qui avait provoqué un mois plus tôt un accident grave. La grille de ventilation du frigo s'était envolée sur l'autoroute. Je l'avais bien vu se décoller lentement. Ce n'était pas la première fois qu'elle le faisait. Jusque-là, il m'avait suffi de modérer ma vitesse pour atténuer la prise au vent, et une fois à l'arrêt, de la renfoncer manuellement. J'avais hésité à sortir. J'avais eu la flemme. Je pensais que ça tiendrait : il ne me restait que dix kilomètres... Quelques centaines de mètres après

avoir pris ma décision, ma grille se décollait un peu plus. Elle ne tenait plus à rien. Je réduisis encore ma vitesse. Hélas, je ne pouvais pas rouler sur l'autoroute à 30km/h et ce qui devait arriver arriva. La grille termina sur le pare-brise de la voiture qui commençait à me doubler. Badaboum.

Surpris, l'innocent conducteur se prit méchamment la glissière. Que fis-je ? Ça vous intéresse sûrement, si vous êtes encore là, car la lecture est un voyeurisme autorisé. Partant, et je l'assume, l'écriture un effeuillage contrôlé. Ce que j'assume moins, c'est que je traçais ma route. M'arrêter eut été trop dangereux. Je poursuivais donc mon chemin en tremblant. Je concentrais mon énergie physique sur la tenue du guidon. Mentalement anéanti, j'étais incapable de saisir mon téléphone en roulant. Il devait déjà être trop tard pour appeler les secours, me dis-je après un certain temps. J'étais d'ailleurs tout aussi incapable de penser à quoi que ce soit, de poursuivre autre chose que la route, droit devant. Je n'avais pas bien vu ce qu'était devenue la voiture accidentée. J'ignorais s'il y avait eu carambolage. J'achetai le lendemain les deux quotidiens régionaux. Rien ne mentionnait l'accident. Me tournant vers Internet, je finis par trouver un article sommaire. Un homme dans un état grave. La cause de l'accident était tue. Ce fut un soulagement. C'est con. C'est ainsi. J'avais roulé une heure environ, beaucoup plus loin que ma destination initiale. Après avoir repris un peu d'esprit, j'abandonnais mes plans et fis demi-tour, non sans avoir dîné. Je m'étais rempli de patates à l'eau, comme après

une cuite, l'esprit gazeux. Puis j'étais retourné sur les lieux. Il ne restait plus qu'une glissière froissée. Je m'arrêtai imprudemment quelques secondes, pour m'assurer de ne rien louper. Aucun morceau de cervelle. Pas même un bris de verre. J'étais soulagé. On avait beau dire, je vivais dans un pays qui fonctionnait. Sur ma gauche une voiture passa à toute vitesse en klaxonnant. Je m'étais rendu, juste avant de m'acheter ce fameux camping-car Rapido C25, en Afrique. Là-bas le bétail mort reste sur le bas-côté, à la discrétion des carnassiers. Même dans les capitales on trouvait des bœufs couchés sur les rond-points. En brousse, les véhicules sortis de piste semblaient prévenir les chauffeurs passablement excédés par les nids de poule de garder leur calme, à moins qu'ils ne cherchent à rejoindre à leur tour les éléments du décor. Je crois que ç'aurait été plus simple si j'étais mort dans l'accident. Je n'aime pas tellement provoquer. Je n'aime pas non plus me sentir coupable. D'ailleurs, je me suis toujours senti victime. Au minimum, j'aurais dû être inculpé. Pourtant je n'ai pas eu l'idée de me rendre aux flics. Pas dans les premiers jours en tout cas, et à mesure que le temps passait, l'hypothèse me semblait de moins en moins d'actualité. J'avais honte de mon silence. Je ne voyais pas à qui me confier. A quoi bon me confier, si ce n'est pour obtenir la pitié ou la réprobation ? J'essaierais de vivre avec, pensais-je. Toute ma vie, j'avais vécu, déjà, avec un poids. Celui de mon inconscience barbare, de mon inconsistance innée. De mon être bizarre, au visage froid, aux extrémités glaciales, et à la tête pleine de rêves. Ce n'était, en somme, qu'un poids supplémentaire. J'avais

longtemps rêvé d'humanitaire et d'investigation, de Politique aussi, dans les moments de fièvre. Je n'avais rien fait de tout cela. Ma vie n'avait pas débuté et je savais que je n'en ferais rien, à moins, peut-être, d'un épisode révolutionnaire. Certainement qu'une révolution ça vous change un homme. Alors, dans des circonstances exceptionnelles, passerais-je à l'acte ? L'examen de cette question me faisait parfois oublier l'accidenté et le manuscrit que les éditeurs continuaient de bouder. Peut-être que, tout compte fait, l'accidenté que j'aurais désormais sur la conscience m'aiderait à agir.

Ce poids faisait de moi un nouvel homme... à quelque chose malheur est bon comme on dit ici : enfin j'étais responsable. Je dois dire que j'ai cru à cette idée, le temps d'un laps. Naïvement, dans les semaines qui suivirent, je m'y suis attaché, comme pour m'excuser auprès de ma conscience. Je sentais cette fibre nouvelle qui trémulait sous ma peau. J'avais une envie telle de cramer les écrans publicitaires et les agences d'intérim que je me figurais bientôt passer à l'acte. Je m'étais fait la résolution de faire la révolution. Comme j'étais ridicule. Je n'étais encore qu'un rêveur, un écrivain de pacotille, obnubilé, bien sûr, par son avenir. Je croyais avoir un destin et ne savais qui de l'homme ou de ses petites phrases allait le provoquer. Après des semaines pleines d'énergie sans but, malgré quelques nuits laminées par le remords, je trouvai un exutoire. Autant dire que je sombrai de nouveau dans mes travers. Je démarrais effectivement un nouveau livre. J'écrivais d'une traite une centaine de pages. Le texte me

paraîtrait certainement confus si je le relisais, bien qu'il doive disposer des qualités de la fulgurance. Peu importe. Je ne le rouvrirai pas de sitôt. Trop loin ou trop près, je ne sais. Quelque chose a changé depuis. Je ne pourrais plus le défendre, et encore moins le poursuivre. En effet, le premier jour de mes congés payés, sagement posés pour achever ma nouvelle œuvre, advint l'embraselement jadis espéré. Hélas, je me sentais trahi par les événements. Ou par mon instinct d'artiste. Un peu comme lorsque je rencontre une femme, ce n'est jamais le bon moment. Mon émulsion littéraire avait anéanti tout levier d'action. En fait, l'embraselement fut relativement superficiel. Seule une faible minorité y concourait. Aussi minime fut-il, il invalidait totalement la toile réaliste auquel mon livre prétendait. J'étais certain d'avoir peint fidèlement la torpeur publique, l'abâtardissement des cœurs, la fuite collective. Je m'étais trompé. Je passai la journée à zapper, regardant des pneus brûler, la télé muette, et moi déprimé, incapable de mouvement. Qui étaient ces gens ? Que voulaient-ils ? J'avais passé trop de temps enfermé. J'avais fini par moisir dans ma caboche, dans mes rancœurs. J'avais transposé mes propres faiblesses sur la société, toute ma veulerie s'était condensée entre les lignes... J'étais incapable de comprendre les gens qui réclamaient la fin de l'impunité, de la corruption, du mensonge général. Leurs codes me paraissaient stupides ou inadaptés, leurs slogans pas comme il faut. La nuit, je rêvais pourtant de barricades. Je croyais devoir aller répandre mon bagage conceptuel dans les assemblées. Mais les jours d'émeutes, je ne parvenais pas à décoller mon césans du fauteuil. Je ne pouvais plus

écrire. J'étais spectateur. Pire ! Téléspectateur. J'avais une boule au ventre. Convaincu de m'être planté, tétanisé de rester là, las de tout, sans rien faire. Incapable d'aller cramer du mobilier urbain, comme mes frères les malheureux. L'accident ne m'avait pas changé, il m'avait seulement révélé à ma duplicité. J'étais cerné. Un con, de longue date, qui finissait de s'agonir. Dans les jours qui suivirent, un éditeur manifestai un intérêt pour mon lointain manuscrit, dans un vocabulaire neutre. Je n'étais pas plus avancé. Je ne pouvais pas répondre. On verrait bien s'il me relancerait. Seule la chaleur d'une voix humaine, et un brin de flatterie, pourraient me ramener à moi.

PARESENT-ILS ?

Il paraît qu'il n'y a pas si longtemps encore, et ce depuis des siècles et des siècles, on ramassait les papillons à la pelle. Même que ça inspirait les chansonniers. Qu'il était commun d'être adopté d'une tourterelle. Que les oiseaux mouraient de vieillesse, le plus souvent... ou dans l'œuf, car c'était, après l'école, à qui dénichait le plus de nids. Innocents que nous étions, et déjà coupables. Ce sont, implacablement, avec les oiseaux, les oiseleurs qui ont disparu. Comme c'est mérité, hélas ! Car depuis longtemps déjà, on disperse des molécules de laboratoire. On laboure trop. N'appréciant guère, les bougres d'insectes ont pris la tangente. On veut des pelouses vertes et rases comme un tapis de billard. On ne sait plus voir la vie microscopique ni entendre les bruits du vivant. Les tondeuses remplacent les berceuses. Les oiseaux roucoulent moins. Les pinsons, les grives, même les merles, ferment boutique. Tout croule. Chaque chant, chaque nichée, chaque migration est d'autant plus miraculeuse. Ils disparaissent. Chaque battement d'aile est un exploit... Paressent-ils ? Non, je suis sûr qu'ils vont voir ailleurs, au paradis des oiseaux. Quelque part où les nuits sont nuit, car ici, partout les lumières empêchent les piafs diurnes de s'endormir à l'heure, et les noctambules de se guider au gré des étoiles.

LES IDÉES NOIRES

La grue bouge au loin, pourquoi ? Il est minuit moins cinq. Demain je prends l'avion à contrecœur.

Certains croient vivre davantage en brûlant les kilomètres. Pas à pied, non. Trop dur. Trop lent. Ils ne sont pas assez humbles. Ils aiment dominer. Les vaux, les monts, les plaines. Être au sommet. Ils se déplacent en hélicoptère à São Paulo, pendant que le petit cadre fait les bouchons et le pauvre pousse sa carriole de légumes. Ils aimeraient retourner en Islande. Ils n'ont pas le sens de l'effort ceux qui goûtent au privilège de bouger leur graisse dans les airs. Ils ont besoin d'un coach pour se trémousser sur un tapis électrique. Il leur faut tout une artillerie d'artifices pour leur tirer de la sueur. C'est qu'elle vaut cher leur sueur. Ça m'emmerde de me retrouver avec encore tout un tas de fumure nihiliste. Je voudrais tout plaquer. Les plaquer tous. Dire merde à la ville, aux voyages forcés, brusques, éphémère, et gouter à nouveau la montagne. Je n'aurais jamais dû la quitter la montagne. Il y a tant de mots à inventer pour dire ses silences.

Je n'en puis plus des conversations forcées au restaurant de l'entreprise. Des navettes et des briefings. De donner des ordres et d'en recevoir. De me sentir coupable vis-à-vis de moi parce que je ne vis pas la vie que je voudrais, et des autres parce que je ne cesse de feindre la bonne humeur.

Je rêve la nuit de planter un arbre. Ça ne m'est jamais arrivé, à trente-neuf ans bien tassés, putain ! Mais ma femme est en cloque. Elle aime l'argent et voudrait bien arrêter son travail. Elle aime la ville aussi. C'est la vie qu'elle aime : danser le jeudi soir, sortir le samedi, et bruncher le lendemain. Elle aime aller au ciné au dernier moment, et m'y traîner de force. Pas de problème, elle a toujours une liste de baby-sitters sous le coude. Elle se baigne deux fois par jour dans de l'eau potable. En fait trois depuis qu'elle est enceinte. Vous saisissez : je suis pieds et poings liés. Si je me barre je serai traqué comme un rat. Comme fuite définitive, a priori, il n'y a que la mort. Et si je grimpais sur la grue ? Comme c'est excitant ça comme idée ! Je sens déjà la sueur dégouliner dans mon dos.

- Ça va mon chéri ? Qu'elle me dit. T'en fais une tête, tu viens pas te coucher ?

- Ça va pas non. Toujours pas de missionnaire ce soir. Comme j'aimerais tomber amoureux d'une étrangère demain. Être conquis, évangélisé.

Je regarde le ventre, dont la peau se tend jour après jour. Il reste de l'épaisseur. Tout près, sous le gras, bouge quelqu'un d'autre. Je voudrais ne jamais le connaître. M'échapper, être ingrat. Être libre sans me sentir coupable, tandis que maintenant, je me sais coupable de ces pensées qui, je l'espère, ne font que me traverser.

DE LA MÊME SOUCHE¹

Quand je repense à toute cette histoire, à la façon dont les choses se sont déroulées, à mon comportement, j'ai honte. En effet, tout à l'heure je suis parti du boulot sans avoir serré aucune main. Ce n'est pas habituel. Je me suis mis tous mes collègues à dos. Il faut dire que je l'ai bien cherché. Comme je l'ai dit j'ai honte. Je viens de sortir de ma berline, la même qui m'accompagne sur les trajets d'aller et retour à l'usine depuis dix-sept ans. Bientôt l'âge adulte ! Je l'ai achetée neuve et je ne la laisserais dans aucune autre main. Pour rien au monde. Quand elle mourra, je pourrais me dire que moi seul l'ai tripotée. Certes, peu après l'avoir achetée, j'ai laissé quelques copains insistants la monter. À cette époque je n'étais pas le seul à la regarder amoureuxment... Enfin bref je m'égare. Je viens de sortir de ma berline pour trouver ma femme Caroline, et en sortant de cette cage en fer attelée de pneus Michelin, le poids de la culpabilité — au moins cent kilos — est tombé violemment sur mes épaules. Pendant tout le trajet je n'ai pas réfléchi, je n'y ai pas repensé. Comme si la cage de fer ambulante réussissait à me protéger d'une force extérieure avec laquelle on ne négocie pas. En fait, cette force est, plus exactement, intérieure. Il s'agit de mes tourments. C'est dingue mais dès que je m'assois derrière le volant anodin de mon auto, mon esprit se vide,

¹. Ce texte est d'abord paru aux éditions de la rue nantaise en décembre 2011, dans

mes soucis s'éclipsent. Pour être encore plus exact, ces tourments qui pèsent actuellement si lourdement sur mes épaules pourtant robustes, aguerries à faire porter aux bras sous-jacents et subalternes plusieurs milliers de cartons de vingt kilos huit heures par jour, cinq fois par semaine, cinquante-et-une semaines par an, et cela depuis dix-sept ans, ces épaules qui font ma fierté tellement elles sont musclées et qu'elles accompagnent si bien mes pectoraux, ces épaules ploient actuellement sous mes tourments qui sont au nombre d'un. Il s'agit simplement — je me répète — que j'ai honte de ce que j'ai fait tout à l'heure. J'ai honte de celui que j'étais il y a tout juste trois quarts d'heure. Dans mon auto, les actualités de France Info — même si je les ai écoutées attentivement — n'ont pas su éveiller chez moi un véritable intérêt. J'ai déjà oublié tout ce que j'ai entendu. Mon cerveau est gouverné par une seule émotion. Je commence à trembler quand je pose un pied à terre et dès lors que ma portière est fermée, fourrer la clé dans la serrure me paraît mission impossible.

Ce n'est plus mon seul cerveau qui pâtit de la honte ressentie au ressouvenir de cette scène arrivée il y a seulement quarante-cinq minutes. Tout mon corps tremble. Les pores de ma peau libèrent du liquide salé et chaud. Bientôt mes vêtements me colleront. En bref : je sue comme un porc. Mais peut-être aimeriez-vous savoir exactement ce qui s'est passé il y a trois quarts d'heure ? Laissez-moi d'abord poser le décor. Concernant mon boulot, vous savez déjà l'essentiel. Vous avez compris que je suis payé à déplacer des cartons.

Parfois je les empile pour faire de beaux tas carrés qui seront filmés à une autre étape de la production. D'autres fois justement, je suis assigné ailleurs, quand il y a un coup de bourre ici ou là. Je connais tous les postes (parlons de poste plutôt que de métier pour ce type d'emploi) de l'entreprise sauf l'étiquetage, exclusivement réservé aux femmes. Techniquement je travaille sur une plateforme logistique. Et peut-être souhaitez-vous savoir ce qu'il se trouve dans ces cartons ? Eh bien non, je ne vous le dirai pas. À vous d'imaginer. Mais cela importe peu, les cartons je ne les ouvre pas et on pourrait très bien y cacher des organes humains que je ne m'en rendrais pas compte. Ce que je sais, c'est que c'est lourd et que ça fatigue les doigts. Tellement, qu'en fin de semaine, j'ai les articulations qui ralentissent. C'est embêtant, de plus en plus souvent des verres s'échappent de mes mains. Et qu'est-ce qui caille dans c't'usine ! Et puis ça pue ! Mince j'avais pas l'dire. Disons que ça m'a échappé, comme ça. Maintenant j'en ai trop dit et je ne veux pas vous laisser dans l'inconnu, ce serait inhumain. Vous vous en foutez ? Eh bien tant pis : vous saurez. Ça pue la viande, toutes sortes de viandes, selon les saisons. En ce moment c'est l'été et les gens ne s'arrêtent plus de faire des grillades. Mais qu'est-ce que ça pue les grillades ! Les chipolatas ont beau être dans leur emballage et ces emballages dans des cartons, l'odeur m'assaille les narines tout le temps du boulot et ne quitte plus mes mains depuis un mois. Enfin bref, les lignes passent, il faut que je démarre mon histoire. Malgré tout, ce détail sur l'environnement olfactif de mon travail a son importance. Je crois bien qu'aujourd'hui

j'étais plus agacé que d'habitude. D'abord, c'est lundi. Ensuite, toutes ces grillades, toutes ces chipolatas infâmes ajoutées aux jambons insensibles aux aléas de la météo (quand il fait froid, les fainéants se font des pâtes-jambon-gruyère, quand il fait chaud, ils en fourrent dans des baguettes remplies de mayonnaise pour pique-niquer — avant de simplement niquer — à l'écart de la ville, dans les fourrés), toutes ces odeurs nauséabondes alternées, mélangées, agglutinées dans mes deux narines de cinq heures à treize heures trente. Tout cela me déprimait sérieusement. Et puis la cadence infernale imposée par la technique, avec ces voyants qui s'allument pour m'annoncer que je suis en retard, que je devrais être en train d'empiler telle série de cartons et que ceux que j'empile devraient déjà être empilés. Et puis ce nabot nain mal rasé infect qui m'aboie dessus à trois reprises, comme si je n'avais pas pris conscience de mon retard, de ma lenteur supposée au regard des objectifs de la journée soigneusement fixés par des cols blancs aux séants posés dans des salles climatisées, avec vue sur la campagne jaunie par une pluviométrie déficitaire depuis deux mois au moins. Tout ça. Tout ça a mis à mal mon calme légendaire. Au fur et à mesure que les cartons réveillaient mes articulations apaisées par deux jours de repos, que les lumières clignotantes s'additionnaient, que le chefton me demandait gentiment d'accélérer une fois, deux fois, trois fois, au fur et à mesure une envie de défoncer ces cartons et de lancer des chipolatas sur ce fumier devenait image obsédante. Véritable fantasme. Et comme un con cette violence refoulée si habilement jusqu'à 13 heures 30, cette

violence retournée d'abord contre moi qui martelait à mon propre corps « vas-y, va plus vite, qu'est-ce que tu fous ? », cette violence a éclaté à 13 heures 35. Peut-être était-ce mieux ainsi, peut-être cela m'a-t-il sauvé la vie ? Peut-être que si elle n'avait pas éclaté à ce moment-là, elle l'aurait fait dans la voiture. Alors c'est ma voiture qui serait à présent éclatée contre un panneau de signalisation ou un pylône téléphonique, mon corps dedans, dans un état pas beaucoup mieux, ou alors déchiré par les ronces d'un fossé négligé après avoir rebondi sur le bitume. Peut-être que si elle avait éclaté avant, je serais maintenant licencié pour faute grave, en route pour les prud'hommes. Peut-être ai-je réagi de la moins mauvaise façon après tout. Mais quand même, j'ai honte. Bref, venons-en aux faits. En jetant mes gants dans une poubelle placée à cet effet, dans le couloir qui mène aux vestiaires, je me suis mis à rire tout seul, à mon avis assez doucement, mais mon collègue Boris qui était à mes côtés s'en est aperçu. Une phrase de *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov venait de me revenir en tête. C'est une phrase très drôle, du moins dans son contexte. La voici : « Rendez-moi ma tête ! Rendez-moi ma tête ! Prenez mon appartement, prenez mes tableaux, mais rendez-moi ma tête ! » Je repensais à ce passage à l'effet comique intense quand Boris me dit : « Qu'est-ce qui te fait marrer ? » À ce moment-là j'ai trouvé Boris encore plus drôle que le passage auquel je pensais et j'ai dû réprimer une envie terrible de me marrer pour de vrai, par respect pour lui. Je ne savais pas quoi répondre. Vous auriez dit quoi, vous ? Aurais-je dû répondre « Je pense à une scène de *Le maître et*

Marguerite » ou alors plus sobrement « Je pense à un bouquin » ou bien mentir et inventer une situation où j'aurais humilié subtilement le chefton qui nous fait tous chier ? J'ai décidé (ou alors mon libre arbitre s'est absenté) de lui répondre : « Je pense au bouquin que je vais continuer de lire en rentrant. Il est trop bien. » Jusque-là, ça va. Et puis j'ai ajouté « Et toi tu vas faire quoi en rentrant ? Tu vas regarder les infos, *Derrick*, faire une sieste, te branler puis mater le Bigdil ? » Vlan. Boris devint rouge et ne dit plus rien. Je n'ai pas pensé à m'excuser. Je crois que j'avais envie de faire mal. De toute manière ça n'aurait servi à rien. Je venais de lui résumer ce que je dois penser, d'une certaine manière, de lui. Sans doute avant cet épisode ignorais-je que j'étais capable de penser de telles choses d'un collègue ; en tout cas, à ce moment-là tout me paraissait clair et évident : la vie de Boris ne servait à rien. Son corps, comme le mien, était cependant très utile à la société : il permettait de transvaser des viandes de toute sorte d'un point A à un point B. Sa vie ne valait rien. Il ne croyait pas en Dieu et n'avait aucune activité spirituelle. Son cerveau absorbait quelques informations anonnées par une boîte en couleur. Il ne se posait pas plus de question qu'une plante verte, et beaucoup moins qu'un poisson rouge (j'ai depuis tout gamin, suite à une observation répétée, la certitude que ce qu'on dit sur l'intelligence et la mémoire des poissons rouges ne sont que des balivernes). Il était sur le déclin, puisque son corps (comme tout un chacun) s'usait et que son esprit, lui, était resté au point mort depuis l'obtention du brevet des collèges. Dans les vestiaires Henri qui est noir (pourquoi n'était-ce pas lui qui

m'avait posé la question, je n'aurais pas eu les complications qui vont venir) demanda à Boris pourquoi il était tout rouge. Tout le monde savait, sauf les jeunes intérimaires, que Boris rougissait à la moindre contrariété : le vestiaire se tourna donc vers lui, qui ne sut que répondre. L'anecdote aurait pu s'arrêter là si le vétéran qui était aussi le plus con n'avait pas ajouté « Bein alors, t'as chié dans ton froc ? » Et moi, avec toute l'honnêteté qui me caractérise je dis « C'est ma faute. » « Quoi, qu'est-ce que t'as fait, encore ? » demanda le vétéran. Je ne sais pas pourquoi il ajouta ce dernier mot puisque, à part avec le chefton, depuis dix-sept ans je n'avais eu aucun problème avec qui que ce soit. « Bein oui c'est ma faute, je me suis un peu foutu de sa gueule. » « Qu'est-ce que tu lui as dit ? » reprit le vétéran qui se prenait pour un cacique cherchant à tout savoir. « Je lui ai dit comme j'aurais pu le dire à toi qu'il n'est pas sain pour l'esprit de rentrer chez soi à 14 heures pour végéter devant la télévision jusqu'au souper. » « Et qu'est-ce que tu connais de nos après-midis ? » fit un ouvrier lambda au milieu d'un début de brouhaha. « Je sais très bien que la majorité d'entre vous va passer le restant de sa journée à zapper entre Derrick et le Bigdil. Ça fait dix-sept ans que je bosse ici, je connais vos occupations. » « Et toi qu'est-ce que tu fais de mieux ? » dit le même ouvrier lambda. « Moi je lis des livres, je m'informe sur le monde, et j'essaie de le penser. » Un deuxième ouvrier lambda pour qui j'ai habituellement de l'affection s'essaya : « Et à quoi ça sert puisque tu n'as aucune influence sur lui ? » Je rétorquai : « C'est de votre faute si je ne peux pas le changer. Je ne peux pas le faire tout

seul. Ça commence par le travail. Or, nous faisons tous ici un travail de merde, qui plus est encadré par une hiérarchie de merde et personne n'a l'idée de changer les choses. » À ce moment-là je vis le visage d'un jeune intérimaire. C'était un visage que j'aurais bien vu accompagné d'un tee-shirt arborant la figure révolutionnaire d'un bogoss latino. L'espace d'un instant j'attendis de lui un appui. Et puis je repris, au milieu d'un tumulte hostile « Mais bon Dieu arrêtez de regarder Vincent Lagaf', il va finir par cramer vos cerveaux. Il faut qu'on fasse notre révolution les mecs ! En ce moment des jeunes du monde entier s'indignent, à nous, ouvriers, de passer à l'action. Si on ne le fait pas qui le fera à notre place ? » « Et qu'est-ce que tu comptes faire à part donner des leçons ? » exprima le vice-vétéran du vestiaire. Auquel je répondis « Mais je vous dis que tout ça, ça commence dans la tête. C'est pas possible de se rendre compte de l'injustice dans laquelle on vit si on rêve tous dans notre coin de gagner la nouvelle Renault chez Vincent Lagaf', tu viens de te faire cramer au moins deux ans de retraite et t'as même pas été capable d'aller gueuler dans la rue. Je ne sais pas si ça sert à grand-chose mais au moins c'est une façon de réagir. » Puis je fis une pause le temps de défaire mes chaussures de sécurité et d'enfiler des chaussettes propres. Pendant ce temps chacun maugréait dans son coin à court d'arguments. Et puis comme je n'avais plus rien à perdre, je me suis dit « autant aller au bout de mon raisonnement » et j'ai gueulé « Vous en avez pas marre de tous ces voyants rouges qui s'allument dès que l'on baisse un peu le pied ? Vous en avez pas marre de cette hiérarchie invisible

fixant des objectifs inaccessibles pour mieux nous humilier en fin de journée ? Vous en avez pas marre d'apprendre par la presse qu'une poignée de traders s'est reversé plus de deux milliards d'euros l'an passé ? Vous en avez pas marre de vous mettre de la crème sur vos articulations douloureuses ? Ce ne sont pas des motifs suffisants pour commencer à se bouger le cul ? Si on le fait peut-être qu'on sera suivi ».

Bien entendu, on continua de me conspuer. Je décidai d'arrêter et me changeai en vitesse en m'efforçant de me taire. Il n'y avait dans ce vestibule que des crétins, sauf peut-être ce jeune intérimaire absolument muet qui pouvait me comprendre. La méthode employée était mauvaise. J'avais raison dans le fond mais j'aurais dû prendre des pincettes, faire un travail de fond, en discutant un peu tous les jours des différentes raisons de s'indigner, ce que je ne faisais plus depuis longtemps. Depuis que je me suis mis à lire il y a cinq ans, à cause ou grâce à ma maladie, une forme d'insomnie aggravée, mon caractère a changé. Avant j'étais plus agressif au travail, j'étais presque un leader syndical sans étiquette, le porte-parole de toutes les revendications. J'ai obtenu suite à une pétition signée par plus de 90 % des ouvriers un ralentissement des cadences qui a conduit à des embauches. J'ai défendu bien des fois des ouvriers qui se laissaient marcher sur les pieds par des cheftons inventant des tâches supplémentaires à accomplir une fois le dépointage enregistré. Depuis que je lis je me suis ramolli. Mon monde intérieur s'est lui enrichi. Je ne prends plus les choses à cœur comme auparavant, je sais relativiser, je pense aux pages ingurgitées la nuit avant de commencer le boulot.

Et puis depuis un an je traîne dans les cafés littéraires pour noctambules. J'y ai été amené après avoir commencé à écrire. J'ai d'abord écrit quelques textes pour un groupe de rock garage aux textes engagés, et puis je me suis mis aux chansons d'amour et autres niaiseries amicales. Maintenant je compose des poèmes. Je n'arrive plus à m'arrêter. Au rythme des cartons empilés je trouve des mots que j'essaie d'assembler dans des positions improbables. Je projette d'écrire un *Kamasutra* poétique. Plus sérieusement, j'ai l'impression que la rencontre avec le livre m'a sauvé la vie. Au début, ma maladie m'embêtait beaucoup.

Ne plus réussir à s'endormir après avoir sauté fougueusement ma femme m'a déprimé un bon moment. Et puis j'ai commencé à aimer écouter la radio, qui m'a peu à peu emmené vers des bouquins. Au début, je lisais des choses uniquement politiques. Je comptais profiter de mon temps libre pour devenir un vrai leader le jour où le Grand Soir adviendrait : j'avalais Bakounine, Blanqui, Marx et Proudhon avec gourmandise. Je m'intéressais à ce qui se passe en Amérique Latine, allant parfois jusqu'à m'imaginer un destin de syndicaliste devenant chef d'État. Et puis je n'ai pas vu la révolution approcher. J'ai supposé que celle-ci était moins inéluctable que fantasmagorique. Alors, j'ai commencé à piocher dans la prose et la poésie. Depuis, je m'en délecte. Il y a deux ans j'ai pris une plume qui depuis noircit ou dépuce une nouvelle page chaque jour. Intérieurement, j'ai l'impression d'être un jardin qui se bonifie, s'enrichit, bientôt luxuriant.

Cependant mon penchant révolutionnaire s'est atténué. Pas que je me révolte moins facilement mais je commence à me dire que le terrain du politique est susceptible de trop nombreuses déceptions. Maintenant, je me dis que mon discours n'avait ni queue ni tête. Il est parti de *Le maître et Marguerite*, qui est certes une satire des élites moscovites au temps de la Russie soviétique, mais qui n'est pas un traité révolutionnaire, et puis je suis arrivé à tout ce salmigondis politique. Je me suis totalement embrouillé les pinceaux, la tête grossie par mes lectures. Maintenant, en plus de la honte que je ressens en me remémorant ces quelques minutes pathétiques, j'éprouve une énorme compassion pour mes collègues de travail. Contrairement aux noctambules des cafés littéraires qui parlent émotion et injustice sans savoir de quoi il s'agit vraiment, j'ai envie de verser des larmes dans leurs bras. Car au fond de moi-même, je suis affecté par la même inertie que celle qui anime leurs doigts douloureux. Je suis de la même souche qu'eux, une souche forgée dans l'épreuve, et nulle plume, nulle phrase, même les plus impétueuses ne pourront abîmer le bois qui me constitue. Mon corps va vieillir inexorablement, mes doigts seront de plus en plus noueux, et puis je vais commencer à pourrir, comme un tronc abandonné dans la forêt. Mon tronc, mes pectoraux, mes épaules resteront ma seule force de travail. Non, jamais je ne me laisserai happer par la tentation d'épouser des feuilles, aussi vierges soient-elles. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'opium et mon destin n'est pas de finir dans le bras de houris.

Responsable

Nouvelles

Emmanuel Glais

Responsable est un recueil de nouvelles portant sur le thème des fautes individuelles et collectives, et des regrets qui s'ensuivent.

On ne s'assimile pas forcément à notre activité quotidienne. Une pensée malheureuse, un seul geste, trahit parfois plus ce que nous sommes que le travail de toute une vie. Mais même coupable, on reste encore libre de s'amender.



Emmanuel Glais est né à Rennes en 1990 et y publie *Des cons et consorts*, son premier roman, en 2011. Il a renoué, après avoir enseigné l'histoire- géographie, avec sa vocation de travailleur précaire de l'écriture et de l'agriculture. Il signe avec *Responsable* un mini recueil de nouvelles. Son deuxième roman est paru en 2020 aux Editions Maya.

